

quoi s'en tenir par rapport au caractère de cette femme.

La baronne invita son fils à sortir et à la suivre. Tout stupéfait encore de la rencontre, Paul obéit à sa mère. La voiture de Mme de Mirville l'attendait à la sortie de l'hôpital. Sans avoir échangé un mot, nos deux personnes arrivèrent bientôt à l'hôtel qui, par les soins de Tom, avait pris un aspect tout-à-fait riant et animé. La baronne manifesta son étonnement à ce sujet, en des termes non équivoques de reproche.

— Ne faites pas de reproches à Tom, interrompit le jeune homme, il n'a fait que suivre mes ordres. J'espérais ramener ici aujourd'hui Mlle de Herlicum. Je m'étais trompé... Refermez tout, Tom, et que l'hôtel redevienne un tombeau, au lieu d'une maison nuptiale. Et vous, mère, venez, retournons au *Chant des Oiseaux*.

Le vieux serviteur regarda son jeune maître avec des yeux pleins de larmes, larmes si éloqu岸tes qu'elles se faisaient comprendre à première vue. Avant même que la baronne eût quitté l'hôtel, celui-ci était rentré dans le calme froid et sépulcral que Paul lui avait trouvé à son arrivée.

La voiture qui les emportait se dirigea du côté du Nord. Mère et fils étaient assis côte à côte, et ne disaient pas le moindre mot ; chacun de son côté suivait le cours de ses pensées. A une certaine distance de la ville, la mère rompit enfin ce pénible silence.

— Vous le voyez, Paul, dit-elle, il vous faut chasser de votre esprit ces souvenirs. Graziella était bien résolue à ne pas rentrer dans le monde.

— Je le déplore !

— Peut-être ce refus obstiné de sa part ne vous conduira-t-il que plus sûrement au bonheur, Paul, il y a tant d'autres femmes qui vous regardent avec amour, et qui seraient trop heureuses de vous rendre au double ce que vous croyez avoir perdu aujourd'hui ! — Et en disant ces mots, la baronne songe à Félicité, sans oser la nommer cependant.

Le jeune homme ne répondit pas ; sa mère continua :

— Bientôt le sentiment de compassion que vous éprouvez encore

pour cette malheureuse jeune fille, s'éteindra en vous. Vous acquerez la conviction que c'était son bonheur, sa vocation, de suivre l'inspiration de son âme en se consacrant à la vie religieuse : tandis que vous êtes appelé à briller dans le monde, où notre noble souche répandra de plus en plus d'éclat autour d'elle. Voyez donc, mon enfant, voyez à vous gagner le cœur d'une femme qui soit plus digne de vous que cette jeune Graziella. Voyez à faire vous-même votre bonheur...

— Par un mariage d'argent, n'est-ce pas ? interrompit le jeune homme d'un ton sarcastique, en même temps qu'un sourire d'ironie plissait tristement ses lèvres.

— Par un mariage selon votre rang.

— Ne m'en parlez plus. Je suis trop bouleversé par tout ce que j'ai vu aujourd'hui, pour pouvoir m'occuper d'autres pensées. Ne me parlez plus de Graziella : respectez sa mémoire comme celle d'une morte à laquelle nous devons rendre les derniers honneurs, et qui a bien mérité que nous lui conservions dans notre âme un souvenir respectueux.

Ce furent les dernières paroles échangées entre eux jusqu'à leur arrivée au *Chant des Oiseaux*.

Dans les jours qui suivirent cette triste journée de Novembre, la baronne respecta la volonté de son fils : elle se tut. Cependant, elle espérait trouver bientôt une occasion de remettre sur le tapis ses projets favoris. Le temps lui vint ici en aide d'une manière surprenante : quelles émotions, en effet, ne finissent par s'oublier et s'user sous l'action du temps ! Chez les uns—doués d'une grande énergie de caractère, il faut des années pour oublier ; mais chez les autres, — et Paul doit être classé parmi ces derniers.— quelques mois, quelques semaines, quelques jours, hélas ! suffisent à effacer de leur esprit les impressions les plus profondes.

À mesure que les jours se passaient, la baronne reprenait sur l'esprit de son fils tout son empire. Il en vint, après quelques réflexions, à trouver lui-même quelque chose d'enfantin et de ridicule dans cet amour qui s'était révélé si soudainement. Ses jeunes amis l'avaient

plaisanté au sujet de son amour malheureux, comme ils disaient, et l'avaient comparé à une sorte de chevalier Toggenbourg (1). L'un d'entre eux n'avait pas même hésité à affirmer qu'il était, lui, trop homme blâsé pour aller se briser la tête contre la grille d'un couvent. Paul commença à se défier de lui-même, il se reposa bientôt plus que jamais sur sa mère, comme sur le meilleur guide, pour le conduire dans le chemin de la vie.

Mais nous avons anticipé sur notre récit ; rétrogradons ensemble jusqu'au jour où Graziella prononça ses premiers vœux.

Nous avons indiqué au lecteur la place que s'était choisie le vicomte Adalbert dans l'église. Le jeune homme assista à la cérémonie, le cœur d'autant plus brisé, qu'il avait conçu une vive et sincère affection pour Graziella, depuis le soir de la dernière fête chez la baronne. Lui aussi avait des larmes dans les yeux, et il quitta l'église dès que Graziella en fut sortie. Il se dirigea alors vers le premier pauvre qu'il aperçut, et lui donna une généreuse aumône en disant en son cœur : " Au nom de Graziella."

Il traversa plusieurs rues et s'arrêta enfin devant une petite maison d'apparence fort modeste, mais engageante pourtant, et qui semblait perdue dans la rangée de beaux bâtiments qui s'étendaient le long de la rue. L'air engageant de cette maisonnette provenait-il des fleurs que l'on voyait derrière les fenêtrures, ou bien de celles qui s'élevaient dans la petite boutique, à côté des corbeilles remplies de pommes, de poires, et d'autres fruits d'arrière-saison ? Est-ce la propreté qui la rend si attrayante ; ou bien la présence d'une jeune femme au visage pâle, mais plein de douceur, qui se montre de temps à autre dans la petite boutique ?

Nous sommes portés à croire que c'était le tout ensemble qui faisait remarquer la maisonnette en question.

Entrons-y un instant.

Traversons la boutique de fruits, nous arriverons dans une petite chambre bien propre et d'un aspect tout à fait antique. Il règne ici

(1) Voir la légende de Schiller.